

« Smile », des Beach Boys, le mythe de l'album perdu

1967, RÉVOLUTIONS POP 7/12 Avortée en son temps, l'œuvre ne cesse depuis d'alimenter l'industrie du disque pirate

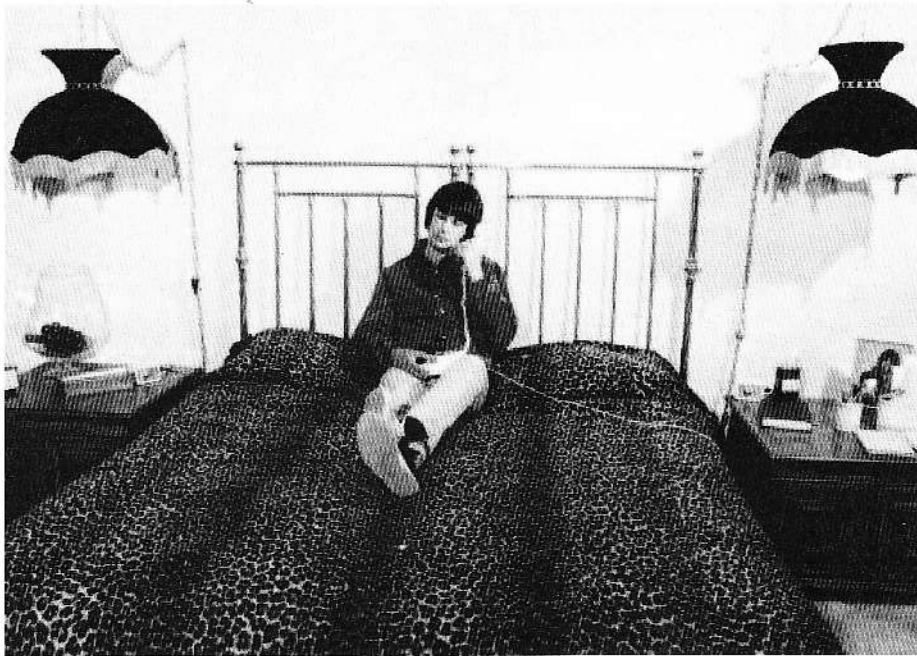
Ce devait être son grand œuvre, le disque qui hisserait la musique pop au rang d'art majeur. Une « symphonie adolescente à Dieu » – carrément –, selon les termes, en octobre 1966, de son concepteur et compositeur, Brian Wilson, âme des Beach Boys, groupe californien, alors le plus populaire. Son titre : *Smile* (« sourire »). Une première chanson destinée à y figurer, *Good Vibrations*, est publiée en 45-tours en octobre 1966. Avec sa construction kaléidoscopique, c'est un immense succès, 1 million d'exemplaires vendus en quelques semaines. De bon augure pour la suite.

Une pochette est fabriquée, avec une illustration au feutre de Frank J. Holmes et un livret de photographies. En janvier 1967, la maison de disques des Beach Boys, Capitol Records, lance une campagne publicitaire pour annoncer la sortie prochaine de *Smile*. Et puis plus rien. En mai, tout est annulé, les bandes remises. Et le mythe de *Smile*, le plus célèbre des *lost albums* (« albums perdus »), peut commencer.

Dans les années qui suivront, on en apprendra plus sur ce rendez-vous manqué des Beach Boys avec l'année 1967. Le sourire, les « bonnes vibrations », le concept d'un voyage à travers les États-Unis, d'est en ouest, avec un collage de sources musicales variées (folk, pop, jazz, cabaret, effets sonores...), les textes poético-abstracts du parolier Van Dyke Parks avaient tout pour en faire une référence du psychédélisme de l'époque. Brian Wilson y a travaillé dès février 1966, lors des séances du onzième album du groupe, *Pet Sounds*. Disque qui à sa sortie, en mai, a fait entrer les garçons de la plage, rois de la musique surf, dans l'âge adulte.

Disque maudit

Avec *Smile*, Brian Wilson devient l'architecte d'un labyrinthe dans lequel il va peu à peu se perdre. Il change d'idées chaque semaine. Chaque composition doit posséder une ambiance unique. Minutieux jusqu'à l'obsession, il fait rejouer d'innombrables détails aux musiciens des studios – cinq sont utilisés à Los Angeles pour les séances –, qui s'épuisent. Les autres



Brian Wilson, le leader des Beach Boys, chez lui, à Los Angeles, en 1967. PHOTO: JALAMY

Beach Boys perdent patience, avec le sentiment de ne jouer que les utilités vocales.

Le psychisme fragile de l'ainé de la fratrie Wilson, que n'arrange pas une conséquente consommation de LSD et d'amphétamines, n'y résiste pas. *Smile* finit par être englouti dans les crises de paranoïa et les doutes créatifs. Le Beach Boy en chef entre dans une longue période de dépression, et Capitol jette l'éponge.

Reste des kilomètres de bandes magnétiques, faites de bribes de morceaux et de bruitages. Quelques compositions inabouties de *Smile* sont rassemblées dans un album qui sort en septembre 1967, *Smiley Smile*, dont le single *Heroes and Villains*. D'autres extraits se retrouveront sur *20/20* (1969) et *Surf's Up* (1971).

Pendant des années, les rares fois où Brian Wilson – reclus, il

compose encore pour les Beach Boys – accepte de parler de *Smile*, ce sera dans un murmure, pour évoquer l'échec d'un disque maudit. Mais les fans refusent de s'en tenir là. Une publication pirate de *Smile* commence à circuler en 1979, sous la forme d'une cassette audio. Des disques vinyles suivront, puis des CD.

Sous une contrefaçon de la pochette, ces tentatives de reconstitution agrègent des segments sortis officiellement à des bouts de bandes récupérées ici et là. En 1993, trente minutes inédites des séances de *Smile* sont intégrées à un coffret anthologique consacré aux Beach Boys, relançant la quête de cet album perdu.

En juillet 1988 paraît le premier album solo de Brian Wilson. Dix ans plus tard, celui qui souffrait depuis des décennies d'une peur panique de la scène se produit de

Il existerait une cinquantaine de nouvelles versions de « Smile » circulant sur le marché parallèle

nouveau en concert. Sans les Beach Boys, avec un groupe tout à sa dévotion. Et le 20 février 2004 survient l'impensable : la résurrection de *Smile*. L'événement a lieu en première mondiale au Royal Festival Hall, à Londres, avant une tournée. Il est suivi, en septembre, de la publication de l'album *Brian Wilson Presents Smile*, enregistré aux Sunset Sound Recorders de Los Angeles. Les studios où,

trente-sept ans plus tôt, avait débuté la mésaventure.

Mais, pour les admirateurs, le *Smile* originel est toujours perdu. Afin de les satisfaire, Capitol livre, en 2011, un coffret de cinq CD dévoilant 144 prises des séances de 1966-1967. Ce qui n'empêche pas de nouvelles versions de circuler sur le marché parallèle, cette fois sur Internet. Il en existerait une cinquantaine pour *Smile*. Toutes se voulant la plus proche de ce qu'aurait voulu Brian Wilson en 1967. Et aucune ne pouvant y prétendre. Le principal intéressé considère que son enregistrement de 2004 a valeur de document définitif.

A cet album irrémédiablement perdu, puisque jamais finalisé en son temps, l'histoire du rock et de la pop a depuis ajouté des dizaines, sinon des centaines, de petits frères. Quelques-uns gagnant un

statut aussi mythique que *Smile*. Ainsi du *Get Back* des Beatles, souhaité en janvier 1969 comme un retour aux sources du rock, et dont la plupart des chansons constitueront l'album *Let It Be*, en mai 1970. Certaines ont été arrangées avec cordes et chœurs par le producteur américain Phil Spector. Du pain béni pour le commerce des séances originales, ayant donné lieu à des dizaines de publications non autorisées.

La rencontre, en février 1969, à Nashville (Tennessee), de Bob Dylan et de Johnny Cash a aussi été prétexte à une collaboration dont les pirates vont se repaître. Il en va de même pour *Lifehouse* (1970), un opéra rock « multimédia » signé du guitariste des Who, Pete Townshend, dont des extraits seront exploités sur d'autres albums du groupe britannique, dont *Who's Next*, en 1971. En 2000, Townshend publiera un coffret de six CD, les « chroniques » de son projet inachevé.

Destins clandestins

Plus le musicien est prolifique, plus les chances qu'il laisse un *lost album* augmentent. De son propre fait ou en raison de divergences avec sa maison de disques. Les recordmen en la matière sont probablement Frank Zappa, Neil Young et Prince. En ce qui concerne ce dernier, son fameux *Black Album*, dont (presque) tous les exemplaires furent détruits à sa demande en décembre 1987, est devenu l'un des albums pirates les plus vendus dans le monde (plusieurs dizaines de milliers de copies), avant une sortie officielle en 1994.

Car souvent, le destin d'un album perdu est bien de finir par être retrouvé et publié. Dernier exemple en date, *Popular*, du chanteur soul-funk Van Hunt, mis de côté par le label Blue Note fin 2007. Dix ans plus tard, il a paru officiellement, puisqu'il vient d'être commercialisé, le 11 août. Signe des temps, il ne dispose pas, pour le moment, de support physique, disponible uniquement sur les sites de streaming ou d'achat de fichiers numériques. ■

SYLVAIN SICLIER

Prochain article : A Monterey, l'aube du festival de rock